

2M26 ♦ AAA ♦ ALEXANDRE LABASSE ♦ ALICE FRÉMEAUX
♦ ANPU ♦ APPROCHE.S! ♦ AURORE BOUTRY-JACOB ♦
ATELIERGEORGES ♦ BELLASTOCK ♦ BERGERS URBAINS ♦
BRUIT DU FRIGO ♦ CARTON PLEIN ♦ CÉCILE DIGUET ♦
COCHENKO ♦ DAVID BLONDEAU ♦ DELPHINE NÉGRIER
♦ ÉCHELLE INCONNUE ♦ ÉDITH HALLAUER ♦ ÉDOUARD
LETAILLEUR ♦ ÉLISE MACAIRE ♦ ENCORE HEUREUX ♦
ENRICO CHAPEL ♦ ETC ♦ FIL ♦ FLAVIEN MENU ♦ FRÉDÉRIC
BONNET ♦ HYPERVILLE ♦ JULIA TOURNAIRE ♦ JULIEN
BOIDOT ♦ MARION WALLER ♦ MATHIAS ROLLOT ♦ MIT
♦ OLIVIER CARO ♦ PARENTHÈSE ♦ PASCAL ALLANÇON
♦ PAUL CITRON ♦ PAUL JARQUIN ♦ PHILIPPE RIZZOTTI
♦ QUATORZE ♦ SAPROPHYTES ♦ YA+K ♦ YES WE CAMP

CONVERSATION AVEC LES COLLECTIFS
D'ARCHITECTES FRANÇAIS

BRUIT DU FRIGO

« Nous étions des défricheurs,
un peu incontrôlables, impertinents,
et libres, et nous devenons un peu,
aujourd'hui, un outil. »

Bruit du frigo est un collectif de création qui se consacre à l'étude et l'action sur la ville et le territoire habité, à travers des démarches participatives, artistiques et culturelles. à la croisée entre territoire, art et population, nos projets proposent des façons alternatives d'imaginer et de fabriquer notre cadre de vie, à petite et à grande échelle, de manière éphémère ou pérenne,

à partir d'une immersion concrète dans le réel et d'une attention particulière aux pratiques quotidiennes. Bruit du frigo conçoit et met en œuvre des dispositifs de prospective urbaine et d'émulation citoyenne, mêlant aménagements temporaires, art et actions collectives. Ces dispositifs visent à impulser, accompagner et nourrir les processus de transformation urbaine.

Mythe fondateur/Postulat :	Grèves des écoles d'architecture de 1995
Date de création :	17 décembre 1997
Localisation :	Bordeaux
Statut juridique :	Association loi 1901
Nom des membres fondateurs :	Yvan Detraz, Gabi Farage
Nombre de salariés :	9
Nombre de collaborateurs :	21
Profils des membres : menuisier – constructeur	Architecte, artiste, chargé de projet
Champ d'action : de vie	Création et médiation sur le cadre
Projets emblématiques :	Les refuges périurbains, les Lieux possibles
Récompenses/distinctions :	Prix de l'innovation périurbaine du CGET pour les refuges périurbains et les randonnées périurbaines
Adresse :	Fabrique POLA 10 quai de Brazza, 33100 Bordeaux
Numéro téléphone :	+33 (0)5 56 64 20 37
Adresse mail :	contact@bruitdufrigo.com
Site internet :	www.bruitdufrigo.com



Bruit du Frigo,
Avec Yvan,

Le 8 juillet 2016,
À l'heure du déjeuner,
À Bordeaux sur la place de Stalingrad,
Pendant une bonne heure,

Relecture et actualisation en mars 2018.

[Georges] Quelle est l'origine de Bruit du Frigo ?

[Yvan] Bruit du Frigo, c'est le nom d'un bar à Bordeaux, qui était fermé à l'époque, et qu'on a utilisé pour nommer une exposition d'artistes bordelais. Bruit du Frigo a émergé en 1995, dans le même contexte que Pixel ou Robins des Villes. C'était une année où de grands débats étaient lancés dans les écoles d'architecture, sur la pédagogie et la formation, et où il y a eu beaucoup de grèves et d'assemblées générales.

À la naissance, nous étions quelques étudiants en école d'architecture. Nous trouvions que notre formation était trop peu à l'écoute des questions de participation et de co-conception avec l'habitant. Il était étrange, pour nous, de faire des études urbaines et des projets d'architecture sur des sites urbains, sans jamais entrer en contact avec la population. Même sur des projets fictifs et étudiants, on trouvait qu'il était intéressant de connaître

On ne savait jamais sur quoi ça allait aboutir, c'était de la vraie dynamique de projet, et ça donnait toujours des résultats géniaux!

Chamarande-les-Bains
Bruit du Frigo



Au tournant des années 2000, les questions sur la participation sont redevenues d'actualité. Beaucoup de villes se sont lancées dans des programmes de rénovation urbaine et ont pris conscience qu'il serait intéressant d'inclure la parole des habitants. Il leur a donc fallu chercher si des praticiens avaient cette spécialité. Parfois, ils géraient ça en interne, dans les services de communication. Certaines entreprises de communication se sont même montées dans ce créneau là. Nous n'étions pas nombreux, un peu sortis de nulle part. On s'est mis à nous contacter. Au-delà, il fallait chercher à une échelle plutôt européenne. Le Festival de la Ville à Créteil au début des années 2000, où nous avons rencontré beaucoup de monde, nous a rendus plus visibles, et a permis aux municipalités de nous repérer facilement.

[G] Bruit du Frigo, c'est quels types de projets?

[Y] On a des projets très différents les uns des autres. Notre quotidien est très divers et varié. On a des projets qui sont purement artistiques, en résidence, et qui débouchent sur des formes construites ou non.

Super fort,
Le Havre
Bruit du Frigo



un peu l'avis des gens. L'école était une sorte de laboratoire complètement détaché du réel. C'est ce qui nous a questionnés, et conduits à la formation de Bruit du Frigo : puisque l'école ne se présentait pas comme un lieu de débat concernant ces questions là, nous sommes allés le chercher dans la rue. C'était une manière pour nous, de compléter notre formation en troisième année de Licence. Nous sommes donc allés dans le quartier Saint-Michel, et nous avons installé un atelier mobile, où on offrait du café. Il n'y avait pas forcément de sujet, d'objet prédéfini. L'idée était simplement de créer un environnement convivial, qui accueille l'échange et la rencontre, et qui devienne un point de fixation pour discuter avec les habitants. Très rapidement, nous avons été repérés par une structure du quartier qui travaillait avec des adolescents, et qui nous a proposé de prendre en charge leur volet culturel. Ils nous ont donné un local, un public, et ils nous ont financés.

Ce petit pas dans la rue nous a vite fait comprendre que notre place n'était pas dans une agence. On a continué nos études, tout en sachant que la finalité ne serait pas celle qu'on nous enseigne. Sans référent, avec en tête quelques pratiques intéressantes, mais datant des années 70 et un peu obsolètes, on ne savait pas où on se dirigeait. On a eu la chance de rencontrer Pierre Mahey, du groupe Arpenteurs. Il est un peu celui qui a fait, sur les questions de participation, la transition entre les années 70 et aujourd'hui. Il nous a beaucoup aidés. C'était un moyen pour lui de passer le flambeau aux jeunes.

Ce qui nous motivait était l'envie de faire. On voulait utiliser nos mains. Nous étions vraiment considérés comme des hérétiques, car le rôle des architectes n'était apparemment pas de mettre les mains dans le cambouis. Les professeurs ne nous prenaient pas du tout au sérieux et personne ne comprenait ce qu'on faisait.

Il y avait aussi l'envie de se rapprocher d'autres disciplines, des artistes notamment. Que ce soit le son, l'image, ou l'art de rue, l'idée était de convoquer d'autres regards pour travailler la question de l'urbanité.

Tous ces éléments ont fondé Bruit du Frigo. Le recul nous donne la capacité d'en parler, mais à l'époque on ne théorise pas tout ça, c'était de l'ordre de l'intuition, de l'envie, de la nécessité.

[G] Sur quels types d'interventions étiez-vous au début ?

[Y] Au contact des enfants, des établissements scolaires et des parents, nous avons compris qu'il y avait un vrai sujet autour de la transmission et de la pédagogie, sur la question de la ville et de l'habiter. Les gens n'arrivaient pas toujours à comprendre notre action, parce que nous étions plus dans l'exploration et la discussion que dans la didactique, mais ils étaient tous très intéressés. Dans les ateliers, les enfants creusaient des questions avec nous mais il n'y avait pas de réponse, juste des questionnements.

Dans ces cas là, nous répondons à des invitations de centres d'art, de biennales et d'événements. Bruit du Frigo y est invité à titre d'auteur, on a carte blanche.

Mais la plupart des projets sont publics. Nous sommes davantage sur l'accompagnement des projets urbains, avec des équipes de maîtrise d'œuvre. Nous intervenons souvent en co-traitance, c'est une forme qui s'est beaucoup développée ces dernières années. Avant, nous étions sur des commandes directes mais nous étions aussi plus isolés et déconnectés du projet urbain. Nous étions là pour mettre en place un dispositif, une démarche de participation et de discussion. Nous avons beaucoup milité pour intégrer ce processus dans la genèse du projet, ce qui oblige les maîtrises d'œuvre à travailler différemment, et engage un peu plus les commanditaires.

On fait également de l'activation de terrain, mais dans ces cas-là, le choix des terrains est important, et il y a des situations un peu limites: quand on est approché par de grands groupes comme Bouygues, où on nous demande d'être là pour faire de la «super publicité», ça ne nous intéresse pas. C'est souvent compliqué car avec des grands groupes, nous avons souvent très peu de marge de manœuvre et la communication est difficile, ce qui est plutôt normal, car eux sont très vite rattrapés par les délais, les contraintes financières... Ça ne correspond pas aux valeurs du collectif.



Le Ring, Bordeaux
Bruit du Frigo

Je suis consterné par l'urbanisme d'aujourd'hui. Regardez Bordeaux! Les mêmes erreurs sont répétées, la ville est faite trop vite. Mettre des dispositifs «à la cool» pour animer les lieux et préparer le terrain n'est pas ce qui va régler les problèmes. Bien sûr, on investit ces terrains parce qu'on a envie de s'y frotter, on ne veut pas se figer dans une position trop dogmatique, mais on ne se fait pas beaucoup d'illusions. Notre terrain de travail, même s'il est changeant, reste majoritairement les quartiers populaires.

Travailler avec des équipes de quartier, des centres sociaux, c'est vraiment là où nous trouvons le plus de sens.

Il y a aussi des projets un peu inclassables, sur une période plus longue. On occupe le terrain, et ensuite ça se contractualise. C'est notre propre initiative qui déclenche une commande publique. Certains également se font avec des subventions. Dans ces cas-là ce sont des projets qu'on a choisis et sur lesquels on a envie de travailler. Il n'y a pas de commanditaire. Les fonds viennent alors des collectivités, parfois un peu de mécénat, mais c'est minime.

La durée des projets varie énormément, ça peut être des projets sur plusieurs années, ou des projets éclairs.

[G] Quel est votre rapport aux autres collectifs ?

[Y] Nous nous rencontrons lors de moments comme Superville par exemple. Ça permet de fédérer de manière beaucoup plus solide des moments de rencontres, où tout le monde est présent en même temps. Mais nous étions en réseau informel avant. Les collectifs, c'est une constellation de réseaux, avec des familles très différentes. Certaines portent sur la question du réemploi, d'autres sur des projets plus artistiques, d'autres encore sur des approches plus sociales ou de l'ordre de la démonstration architecturale. Nous avons un socle commun, avec des choses qui nous réunissent, mais nous restons des familles assez nuancées.

Nous faisons partie des plus anciens, et naturellement, nous avons été mis en contact avec la plupart. Les gens venaient nous voir avec beaucoup de questionnements sur la naissance ou le fonctionnement du collectif.

[G] Quel est votre fonctionnement économique ?

[Y] Nous sommes en statut associatif et les permanents sont tous salariés de la structure. Nos premiers salaires datent de 2000. Nous avons bénéficié du statut « emploi jeune », qui nous offrait cinq années quasiment prises en charge, pendant lesquelles nous pouvions développer notre activité. Beaucoup de collectifs ou de structures culturelles autour de nous ont été montées grâce à ça.

Aujourd'hui nous sommes sept, et nous n'avons jamais dépassé ce nombre là. Nous tenons à conserver une échelle maîtrisable. C'est très compliqué de tenir un fonctionnement d'agence et de terrain en même temps.

[G] Comment s'organise le collectif en interne ?

[Y] Nous avons presque un fonctionnement d'agence. Nous sommes dans le même bureau et nous nous voyons tous les jours. Dans la composition de l'équipe, nous étions deux directeurs. Gabi est décédé en 2012, et je suis seul maintenant à la direction. Mon rôle est d'être de plus en plus sur l'impulsion des projets, sur la prospective et le défrichage en amont, sur les réponses aux appels d'offres, sur la représentation aussi, lors de workshops ou de conférences.

Il y a des architectes dans l'équipe, mais pas uniquement. Il y a également des artistes et des médiateurs culturels. Chaque membre de l'équipe est chef de projet et on fonctionne en binôme, sauf sur les temps forts où le reste de l'équipe est mobilisé. C'est un réseau d'une quinzaine de personnes, composé d'artistes, de constructeurs, qu'on embauche sur les projets. Les salaires sont définis en fonction des responsabilités et de l'ancienneté. Nous n'avons pas la même histoire que les autres. Même si nous sommes une petite dizaine, il n'y a que Gabi et moi qui, au départ, avions l'intention de faire de cette activité, une activité professionnelle permanente.

[G] Comment vous voyez-vous dans dix ans ?

[Y] Je suis partagé. Je me réjouis de voir ce foisonnement, et ce long chemin parcouru. C'est quand même une vraie victoire ! Quand je compare entre la naissance et aujourd'hui, je ne peux pas nier l'amélioration. Mais quelque part, nous étions des défricheurs, un peu incontrôlables, impertinents, et libres, et nous devenons un peu, aujourd'hui, un outil. J'ai peur que cela porte atteinte à nos valeurs, et que bientôt, plus rien ne nous différencie d'une boîte de communication.

Bien sûr, je pense qu'on a un rôle à jouer dans le questionnement de nos nouveaux modes d'habiter, de l'émergence de nouvelles valeurs et de nouveaux rapports à l'espace... Mais ça appartient encore aux politiques publiques. Le promoteur, jusqu'à présent, n'a jamais développé de capacité d'expérimentation, son critère est la rentabilité. Tant que ce niveau ne changera pas, le reste ne suivra pas.

Nous pouvons avoir valeur d'exemple, mais nous ne sommes pas assez outillés, pour notre part en tous cas, sur ces sujets-là. Il nous manque le recul critique. Nous venons du coin du quartier, du bricolage, et de la petite échelle. C'est ça notre terrain, notre vocabulaire. Ce qu'ils viennent chercher chez nous est notre capacité à générer des moments de sociabilité, des moments d'adhésion et de visibilité. C'est de la publicité. Je n'ai rien contre ça, mais ce n'est pas notre travail, je ne fais pas ça pour ça. Ce qui nous intéresse, ce sont les changements sociaux et les processus, pas les émergences festives qui ne doivent être présentes qu'en tant que ponctuation.



Refuge périurbain Le Hamac,
Bordeaux
Bruit du Frigo

[G] Où pourrait alors être l'enjeu ?

[Y] Je pense fondamentalement qu'aujourd'hui, personne n'est prêt à donner plus de pouvoir aux gens. Or, justement, c'est là qu'est l'enjeu : les gens doivent être suffisamment outillés pour s'organiser, faire et construire eux-mêmes.

Nous cherchons à structurer des choses qui vont perdurer après nous sur le territoire. C'est difficile à expliquer aux maîtrises d'œuvre (d'ailleurs, nous ne leur disons pas), mais quand nous agissons sur un territoire, nous opérons quelque chose qui agit en relation avec les habitants. Dans la manière dont on s'adresse à eux, dans le rôle qu'on leur donne dans le processus. On essaye de les mettre au cœur de la discussion. Le projet est vraiment co-conçu avec eux. L'idée est qu'à notre départ, ils puissent se structurer sans nous.

Le plus incroyable exemple date de 2003, lors d'un projet pédagogique avec des enfants à Bordeaux, nous avons découvert un terrain avec un potentiel énorme : une friche d'un hectare au milieu du quartier. Les habitants réclamaient depuis plusieurs dizaines d'années un jardin. Il y avait moyen d'en avoir un magnifique juste là ! Nous avions très peu de fonds, autour de deux milles euros. Avec le Centre Social, nous avons motivé les gens du quartier, les associations, et pris d'assaut le terrain. L'aménagement du jardin s'est fait tous ensemble. Le dimanche soir venu, tout devait disparaître. Devant le spectacle de leur travail mis à la benne, les habitants ont ressenti une frustration énorme. Cet espace, qu'ils ne soupçonnaient même pas au départ, avait beaucoup trop de potentiel pour que le projet se cantonne à l'éphémère. Ils ont créé un collectif, et ont porté le projet. Nous les avons accompagnés bénévolement durant trois ans. Nous leur avons appris à se structurer, à créer un projet, un programme, et à faire interface avec la ville. La ville avait prévu entre temps de vendre le terrain à un promoteur. Il s'en est donc suivi un long combat pour faire naître le jardin. C'était la période où la participation était un peu mise en débat, et Véronique Fayet, une élue sociale très sensible à ces questions, nous a soutenue et a ainsi fait pencher la balance. Comme quoi, ça existe ! Mais c'est presque de l'ordre du miracle, comme nous avons pu le constater par la suite.

Notre passage doit permettre de réanimer, réactiver une flamme. Nous voulons que les gens reprennent possession et contrôle de leurs espaces. Mais personne n'est prêt à entendre ce discours. Le politique panique, ça lui fait peur. Dès qu'un organisme porte une parole politique, c'est une menace. Les maîtrises d'ouvrages ne savent pas quoi faire avec ça, car c'est accepter une part d'incontrôlé, c'est lâcher une partie du pouvoir. Nous sommes encore bien loin de nos rêves... Je pense qu'on y arrivera, petit à petit, car ça ne peut qu'amener des expériences positives. Nous espérons ré-accompagner l'habitant au politique.